

**Un dialectologue à l'écoute et au service de sa langue :  
Joan Veny, *Petit atlas lingüistic del domini català* (PALDC)**

Il est des travaux dont la qualité et la raison d'être nous font regretter que leur apparition n'ait pas eu lieu plus tôt : le *Petit atlas lingüistic del domini català* de Joan Veny est du nombre.

L'ouvrage s'inscrit dans la tradition qu'avait ouverte l'*Atlas Linguistique de la France* d'Edmond et Gilliéron, tradition dans laquelle s'inscrivent pour ce qui est de la Catalogne, d'abord Antoni Griera (ALC ; 1923-1936), ensuite Lidia Pons, Joan Veny et leurs collaborateurs à qui nous devons l'*Atlas lingüistic del domini català* (ALDC ; 2003-2006). Les deux volumes de cette œuvre ont été publiés à Barcelone en 2008 et 2009 par l'*Institut d'Estudis Catalans* dont l'activité éditoriale est toujours aussi riche.

J'entrerai dans le vif du sujet en parlant sans plus attendre de la relation entre l'ALDC et le PALDC : ma première impression est que le second de ces ouvrages est en quelque sorte non seulement un réaménagement formel du premier, mais aussi – et c'est le plus important – fait figure d'une relecture magistrale. De ce fait, le PALDC ne saurait en aucun cas être tenu pour un simple rejeton de l'ALDC. En passant du traitement par points d'enquête au traitement par aires dégagées, le PALDC met à notre disposition ce que ne n'hésiterai pas à qualifier de « radiographie » de la catalanité linguistique, un peu comme si les chirurgiens avaient sous les yeux des vues de la totalité d'un corps du patient, possibilité qui viendrait compléter les données qu'ils auraient obtenues par l'examen des clichés de la partie ou de l'organe faisant l'objet de leur intervention.

Comment ce résultat est-il obtenu par J. Veny en ce qui concerne l'espace linguistique qu'il étudie ? Deux techniques sont à cet effet mises en œuvre. La détermination des aires, à laquelle j'ai déjà fait allusion et le traitement celles-ci par la couleur : disons-le immédiatement, la coloration est ici un outil sémiotique, en ce que le lecteur a immédiatement devant les yeux et sans brouillage possible l'image totale de la surface langagière, que celle-ci soit simple ou complexe. Prenons la carte I, 77, **Un esternut** (un éternuement ; elle correspond à celle de ALDC, I, 122) : malgré sa sobre configuration, elle apporte au lecteur une information riche et précise. Passons donc un peu de temps à l'examiner. La situation géolinguistique est ici celle qui d'une aire couvrant la quasi totalité du domaine dans sa portion continentale : c'est-à-dire, en allant du nord au sud et d'est en ouest, une zone dans laquelle le continueur du lat. STERNUTU(M) a pris possession de l'espace, si bien que l'on rencontre [ester`nut] jusqu'à la limite méridionale catalano-andalouse ; le verbe correspondant est bien sûr *esternudar* [esturnu`ða]. Toutefois, dans cette aire massive et d'un seul tenant a persisté un déverbal de *eixavuriar* [ejʃaβuj`ra] < lat. EXA(U)GURIARE : *eixavuiro* [ejʃa`βujro] « éternuement ». EXA(U)GURIARE signifiait littéralement « “défaire” un présage défavorable, donc le conjurer », pratique dont on sait qu'elle a persisté, sous une forme adoucie, dans les formules intejectives du type « Dieu t'aide » (ou en cat. « Déus l'ajut ! » et autres) que l'on adresse à quelqu'un qui éternue : cette rencontre, certes modeste, du linguistique et de l'ethnographique méritait d'être rappelée, car elle nous en apprend beaucoup pour ce qui est du destin culturel de formules ou de gestes originellement

marqués par une forte empreinte religieuse propitiatoire ou pour le moins par le sentiment du destin. Dans le même ordre d'idées, ajoutons que dans la plus méridionale des Baléares, Eivissa (Ibiza), AUGURIUM a connu un aboutissement en *uis* [uj]. À Mallorca (Majorque) et Menorca (Minorque), parallèlement à *uis*, on est en présence de la lexicalisation pure et simple de l'onomatopée de l'éternuement, ce qui se traduit par le couple *atxem, atxim* (fr. *atchoum*). Enfin, l'Alguer, l'enclave catalonophone de la Sardaigne, a conservé le type *esternut*.

Après cette entrée en matière, parlons plus spécialement de la structure de l'ouvrage du point de vue de son contenu scientifique et de ses visées scientifiques et même culturelles.

Le vol. I regroupe 104 cartes, alors que le vol. II en contient 162, soit un total de 266 : ainsi qu'on le voit et bien que sa substance vienne pour l'essentiel de l'ADLC, l'ouvrage ne fait pas figure de simple « concentré » dudit ADLC, il se présente vraiment et à part entière comme une œuvre nouvelle tout en conservant avec elle un lien dont il sera plus loin question.

Le vol I s'ouvre sur un lot de cartes qui m'ont rappelé celles que mon maître Jean Séguy avait autrefois appelées « cartes complémentaires de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* » : elle avaient été réunies dans un portefeuille accompagnant le vol. II de l'œuvre et elles concernaient essentiellement les aspects historiques et géographiques dont la connaissance paraissait nécessaire pour l'étude de la forme gasconne de l'occitan. Joan Veny reprend cette manière de faire et il s'en acquitte impeccablement par les cartes du début du vol. I (*Mapes introductoris*), au nombre de cinq. J'en donne volontiers ici les titres : *Punts d'enquestes*, *Comarques*, *Classificació dialectal*, *Divisió eclesiàstica tradicional* (pour l'époque ancienne), *Divisió eclesiàstica* (pour l'époque contemporaine), *Divisió política i administrativa*. La troisième, *Classificació dialectal*, est accompagnée d'un commentaire fourni dont je tiens à citer ici un passage qui s'accorde parfaitement avec la façon dont les choses sont représentées sur la carte elle-même (celle-ci se trouve à la p. 29), passage aussi qui nous rappelle ce qu'aucun dialectologue ne saurait oublier :

« La dialectologia, que estudia els dialectes, intenta fer-ne una classificació, tasca difícil, complexa, perquè a la dificultat de traçar fronteres (que non solen ser lineals, sinó feixos d'isoglosses ) s'uneixen diferències internes relacionades amb el polimorfisme, el canvi de generació i la influència de l'estàn dard. Es tracta de fenòmens històrics, socials, revessos a una classificació. No es com classificar papallones. Per això, alguns dialectòlegs, en lloc de parlar de dialectes, per a ells de difícil fixació, parlen de límits de trets dialectals, perquè sovint aquests no se superposen sinó que a cada tret correspon una isoglossa de límits no coincidents i fins i tot allunyats. Tanmateix una classificació aproximativa és possible.... » (p. 23).

Et J. Veny, assumant pleinement les difficultés qu'il signale, propose aux p. 24-28 la «classificació aproximativa » qu'il annonce et il le fait par une description riche et précise de l'espace dialectal tel qu'il se présente à lui. Je ne la commenterai pas ici en détail : je me contente de remarquer qu'en en prenant connaissance, on mesure combien dans l'ouvrage l'analyse discursive est en parfaite harmonie avec la démarche cartographique. En outre, la manière dont Veny expose les faits, aide à comprendre pourquoi, comme il l'écrit un peu avant, « la llengua històrica catalana presenta un mosaic no gaire diferenciat de varietats dialectals que permet una intercomunicació còmoda. » En d'autres termes, il serait erroné d'opposer la question de la variabilité langagière à celle de l'intercompréhension : entre ces deux ordres de réalité la relation, pour les sujets parlants, est nécessairement réciproque et fait partie de la compétence, dans le sens que l'on a donné à ce terme depuis un demi siècle ou presque<sup>1</sup>. Il y évidemment des cas dans lesquels et pour des raisons diverses, notamment à

<sup>1</sup> Dans les lignes qui suivent celles qui sont citées ci-dessus dans le présent §, J. Veny, poursuivant son propos, écrit : « A l'edat mitjana aquesta situació (celle appelée par l'auteur "intercomunicació còmoda" ) era encara més

cause de la dispersion lexicale, l'intercompréhension est soutenue par « l'entraide » langagière telle qu'elle fonctionne spontanément entre des locuteurs pratiquant des parlers différents d'un même ensemble idiomatique : il n'est que de se remémorer ce se passait naguère avec les bergers de plusieurs provenances cohabitant pendant l'estivage dans des pâturages d'altitude<sup>2</sup>.

Dès la carte 1 **Català enfront de castellà, aragonés i occità** – un titre évocateur valant tout un programme<sup>3</sup> –, l'attention de l'utilisateur du PALDC est attirée sur les entités linguistiques qui se sont implantées autour du catalan : le castillan, l'aragonais et l'occitan. Le continuateur de MUTU a été pris comme exemple et ce choix est opportun, plusieurs séries de différences se trouvant mises en lumière d'un seul coup : a) vocalismes [u] et [ø] du catalan vs [y] de l'occitan, soit [mut], [møt] vs [myt] b) érosion en catalan de la voyelle venant originellement après T vs conservation de celle-ci en castillan et aragonais, qui ont tous deux *mudo* [ˈmuðo]. Observons au passage la notation de l'occlusive intervocalique *t* < D par le signe représentant sa variété spirante, phénomène également connu de l'occitan et du catalan dans le même contexte phonologique. Certains penseront peut-être que sont ici évoquées des choses qui se trouvent dans tous les traités : il suffit de répondre que lorsqu'un ouvrage est présenté à son public et compte tenu de la variété de ce public rien n'interdit de faire leur place à des données particulièrement claires et démonstratives, ne serait-ce que pour des raisons pédagogiques sur lesquelles je vais revenir.

Avant les cartes lexicales proprement dites et à la suite immédiate de celle que je viens de commenter, trente quatre d'entre elles (n°s 2 à 35) sont consacrées à la phonétique. Je ne puis évidemment donner ici la liste de leurs titres ; je m'arrêterai donc à l'une d'elles qui a l'avantage de nous éclairer sur la démarche de Veny :

a) C. n° 3 : *Variació de timbre de la vocal àtona final -a en els femenins*. La base est fournie par ADLC, I, 57. *La barba*.

Les timbres qui entrent en ligne de compte sont au nombre de neuf ; en raison d'un problème technique inopiné, je ne suis pas en mesure faire générer par ma machine quelques un des signes employés par Veny, si bien que je me trouve obligé de leur donner un équivalent arbitraire et n'appartient pas à l'API (ils sont signalés ci-après ; avec des indications concernant les apertures ou l'articulation telles qu'elles ont données par Veny ; en leur absence, le symbole phonétique a la valeur qui est normalement la sienne dans l'API) :

ə

ə̣ (= [ə] avec point souscrit ; articulée plus en avant que [ə] )

ā (= [a] « renversé » ; plus ouverte que [ə] )

a

ε

α

---

marcada de manera que resulta difícil distingir, per criteris lingüístics, l'escrit d'un valencià, del d'un mallorquí o del d'un barceloní. Tothom diu *mà, dit, braç, neu, mut*, etc. enfront del cast. *mano, dedo, brazo, nieve, mudo*... i per això, en català constitueix una llengua enfront del castellà. »

<sup>2</sup> Les pères gascons du Lavedan et leurs confrères aragonais arrivaient à communiquer : il y avait donc intercompréhension au niveau de deux langues. Je me permets de renvoyer sur ce point à Jean-François Le Nail et Xavier Ravier, *Vocabulaire médiéval des ressources naurelles en Haute-Bigorre*, Presses Universitaires de Perpignan et Universidad Pública de Navarra, Perpignan et Pamplona, 2010.

<sup>3</sup> La carte à elle seule constitue un sous-ensemble appelé **Comparatiu** de la série des cartes spécifiquement linguistiques.

ɔ (= [ɔ] avec point souscrit ; plus ouverte que [ɔ] )

a (= [a] avec point souscrit ; articulée plus en avant que [a] )

e (= [e] avec point souscrit ; plus ouverte que [e] )

Du point de vue de la géographie linguistique, il est intéressant de voir que la réalisation [ə] occupe toute la frange orientale du catalan, Roussillon et Baléares comprises ; en catalan occidental, [a] est largement présent<sup>4</sup>, sans que cela ait empêché des manifestations non négligeables de [ɛ], [ā], [ə], [α], [e], [a]. Notons au passage le [ɔ] isolé à Sant Llorenç de Morunys (point 103, dans le Solsonès).

b) C. n° 4 : *Timbre de la vocal del morfema dels femenins plurals*. Base : ADLC, I, 8. Les *arrugues*, 14. Les *celles*, 16. Les *pestanyes* (Respectivement : « les rides, les sourcils, les cils »).

La configuration géolinguistique fait ici contraste avec celle de la carte précédente, situation qui, du point de vue du lexique, rappelle la sobriété de la carte I, 77 **Un esternut** (commentée plus haut) face à celle qui la précède dans l'ouvrage, I, 76 **Un gargall**, cette seconde caractérisée par la variété des aires qu'elle fait apparaître. En d'autres termes, la relative complexité de I, 3 disparaît dans I, 4. La voyelle de la désinence du féminin pluriel en catalan se présente pour l'essentiel sous la forme de deux aires massives dont le dessin qu'elles forment dans l'espace marque très nettement la différence entre catalan oriental et catalan occidental : le morphème considéré est [-əs] dans la première, [-es] dans la seconde, de manière continue et massive du nord au sud dans les deux zones. Les exceptions en [-as] sont celles de la région de La Pobla de Roda (*Alta et Baixa Ribagorça, Llitera* ; dix points d'enquête sans erreur de ma part) ; à quoi on doit ajouter les points 58 et 103 polymorphiques avec une coexistence de [-es] et de [-as] (v. ci-après). Quant à l'Alguer, on y rencontre [-as]. Dans la notice de la carte, Veny a eu parfaitement raison d'attirer l'attention sur la situation que je viens d'évoquer. Après avoir rappelé dans la notice que la conservation de [-a] dans les deux *Ribagorça* n'est finalement pas autre chose que la perpétuation de A latin, après qu'il ait aussi indiqué que la fermeture de [a] en [e] remonte à l'époque pré-littéraire et nous avoir fait ressouvenir de ce que le passage dans la partie orientale du domaine de [a] à [ə] remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, il poursuit :

« la isoglossa [-es] / [-əs] separa d'una manera força nítida el català occidental del català oriental : dues localitats de frontera<sup>5</sup>, Santa Coloma de Queralt (58) i Sant Llorenç de Morunys (103), presenten alternança de formes. »

Immédiatement à la suite, Veny signale un cas de distribution complémentaire spectaculaire, qui résulte du contraste d'un seul contexte phonologique avec tous les autres possibles : le fait a été observé à Sineu (point 76, Majorque), où la réalisation [es] intervient quand le morphème est au contact immédiat d'une palatale, alors que [əs], comme on l'a vu, s'impose dans les autres cas, conformément aux tendances majeures du catalan oriental - l'exemple pris par l'auteur est *pipelles* « paupières » [pi`peʎes], à l'inverse de [pi`peʎəs] normalement attendu ici.

Veny résume les choses comme voici :

<sup>4</sup> On le retrouve aussi dans l'Alguer, mais Veny rappelle que cela est dû à l'influence du sarde : « la neutra [ə] (en alguerès, reconvertida en [a] pel contacte amb els parlars sards, que desconeixen aquell so). »

<sup>5</sup> Il faut bien sûr entendre ici : « de frontière linguistique », dans le cas particulier entre catalan oriental et catalan occidental.

« En general, queda palès el caràcter més innovador del cat. oriental enfront del més conservador del cat. occidental ; tanmateix, els parlars de la Franja i de l'Alguer han estat condicionats pels adstrats aragonès i sard respectivament. »

Les deux cartes dont on vient de s'occuper me donnent très heureusement l'occasion de comparer les démarches de Veny et de Séguy : cernier avait tenu à consacrer le vol. VI de l'*Atlas linguistique de la Gascogne* (ALG) à une présentation récapitulative de l'idiome gascon du point de vue de ses constituants fondamentaux et ce à partir des matériaux publiés dans les volumes antérieurs. Il avait retenu les points d'ancrage que voici : phonétique diachronique, phonologie, morpho-syntaxe du pronom, morpho-syntaxe, syntaxe, dialectométrie<sup>6</sup>. Il se trouve que les cartes ALG VI, 2160 et 2161, intitulées respectivement *Finale « féminine » : statistiques des réalisations* et *Finale « féminine » : "gradient" sombre ~ clair* relèvent pour une bonne part de préoccupations proches de celles de Veny, même si les approches des deux auteurs ne se superposent pas. Par « finale féminine », il faut entendre ici et d'une manière globale « produits de la finale -A posttonique » (cette expression est celle de Séguy lui-même).

Je passe rapidement sur la carte VI 2160 : elle présente, point par point, la statistique des réalisations de toutes les voyelles gasconnes et ce sur la base d'enregistrements magnétiques des réponses des sujets parlants aux questions qui leur étaient posées<sup>7</sup>. Il est bon de savoir que c'est sur une moyenne de 188 occurrences par localité du réseau que l'opération a été effectuée, ce qui représente pour l'ensemble du domaine « le pointage et la ventilation » (cette expression est aussi de Séguy) de 30.250 occurrences : une base d'appréciation très fiable.

La carte suivante VI 2161, d'un type nouveau, fait se rejoindre la phonétique et la phonologie : en effet, Séguy a mis en évidence dans ce document le partage du domaine gascon entre deux grandes aires, l'une d'elles, occidentale, signalisée par [ə], l'autre orientale, signalisée par [o] (de timbre moyen) mais divisée en deux sous-ensembles, soit dans sa partie nord-est et sur la rive gauche de la Garonne jusqu'à la hauteur de Toulouse une dominante des timbres dits « sombres » alors qu'au sud, entre le parallèle de Toulouse et les Pyrénées les timbres clairs ont prévalu. Donc, en fait, existence de trois types finales dites féminines : d'une part un vocalisme neutre [ə], d'autre part un vocalisme [o] (moyen) n'excluant pas [ɔ] ou [o] (ici fermé et donc sombre), sans oublier [a], très nettement présent, avec toutefois ses quelques variantes. La symbolique utilisée par Séguy, outre signes phonétiques normaux, est faite de deux figures géométriques simples, le carré et le triangle, vides ou pleins, c'est-à-dire □ ou ■, Δ ou ▲ ; s'agissant donc des timbres vocaliques que met en œuvre le gascon pour l'expression des finales féminines, □ représente [a] et ses variantes, Δ [ɔ], ■ [y] ou [u], ▲ [o] (ici fermé, soit [ó] de la transcription dite des romanistes dont on s'est servi pour les atlas linguistiques réalisés en France, ALF ou atlas régionaux). Naturellement en fonction de la donnée statistique proprement dite, Séguy a fait varier la taille de ses carrés et de ses triangles, de manière à donner d'emblée une idée du nombre de timbres que le parler de chaque localité du réseau mobilise pour la marque féminine<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> La *dialectométrie* a été imaginée par Séguy et son nom lancé par lui.

<sup>7</sup> Ces enregistrements magnétiques avaient été réalisés par moi-même (sauf pour quelques points du Médoc où avait opéré J. Allières) et ils avaient été effectués dans le cadre de l'opération dite *Enquête complémentaire de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* : ils ont été entièrement conservés et ont fait l'objet récemment d'une sauvegarde sur CD ROM.

<sup>8</sup> Ainsi au point 686 NE (Labatut-Rivière, Hautes-Pyrénées, la localité dans laquelle j'ai passé mon enfance et appris le gascon), l'écriture de la carte VI 2161 consiste en un unique □ de 4<sup>mm</sup> de côté, ce qui signifie que dans le parler gascon local le timbre [a] (sous les formes [a] et [ã]) a été réalisé par les témoins à un taux de 96,30%, ainsi qu'il ressort des données de la carte précédente VI 2160.

Peut-être mes lecteurs estimeront que j'ai été un peu long dans le développement qui précède. Mais si je me suis permis d'insister, c'est parce qu'en dépit de leur conceptions très différentes, les cartes de Veny et de Seguy se rejoignent, non seulement par le respect absolu des données mais aussi par des résultats qui ouvrent immédiatement la voie à la comparaison. Chez l'un comme chez l'autre, l'analyse du matériel purement phonétique donne lieu à des conclusions phonologiques claires et assurées. L'attention portée par ce deux auteurs au matériau linguistique dans la variété de ses agencements garantit qu'à partir de leurs investigations respectives, on est en mesure d'avancer la réflexion sur la manière dont l'institution linguistique, dans sa transcendance, s'accommode de situations à première vue surprenantes : à cet égard, on voit que, comme dans d'autres langues, le catalan aussi bien que le gascon s'accommodent d'une disymétrie évidente pour ce qui est du timbre des finales féminines atones du singulier et du pluriel, situation par ailleurs pleinement assumée par l'outil linguistique dans son fonctionnement normal. L'examen de bien d'autres cartes nous conduiraient exactement au même point de vue. Je n'en dirai donc pas plus, tous ceux qui le désirent et le peuvent ayant la possibilité d'examiner les travaux géolinguistiques de nos deux auteurs et d'autres pour en tirer des conclusions. Je me contente de souligner que ni Veny ni Séguy n'appartiennent à la catégorie des chercheurs voulant à toute force faire passer le réel langagier par le laminoir du formalisme pur et dur : ce qu'il faut saluer.

Au nombre des cartes non lexicales du vol. I et à celle dont je me suis occupé ci-dessus, Veny en a ajouté d'autres qui nous renseignent sur d'autres traits typiques du vocalisme et les a fait suivre d'une série consacrée au consonantisme : ensuite viennent celles que l'on peut qualifier de lexicales dans toute la valeur du mot. Dans le vol. II, on retrouve les *comparatius* – l'exemple pris est celui des produits de LECTU –, puis une nouvelle séquence de cartes portant sur la phonétique (j'ai été frappé par celle qui porte le n° 112 **Els noms de la 'paella' : acanisme i inovació** : à elle seule, elle est une justification de la nécessité d'éviter la disjonction entre diachronie et synchronie ; bien d'autres, évidemment, rendent le même service). Le lexique revient : cartes 135 **Les faldilles** à 266 **Una clivella**, cette dernière terminant la série en beauté car elle réunit une fois encore l'histoire des mots et celle de leur sémantisme, en même temps qu'elle nous fait connaître une configuration géolexicale complexe et passionnante.

Je ne puis évidemment me dispenser de donner la liste des centres d'intérêt des cartes lexicales. Voici ce qu'il en est, en allant d'un volume à l'autre. Vol. I. : *El cos humà. Malalties* : 39-104 ; *El vestit* : II, 135 à 156 ; *La casa i ocupacions domèstiques* : 157-266.

Par ailleurs, chacun des volumes est pourvu d'une bibliographie riche en même temps que bien adaptée à l'oeuvre, d'un lexique de terminologie linguistique, outil très utiles du point de vue pédagogique et pour ceux qui ne sont pas du « métier » et d'une index alphabétique de tous les mots que contient le PALDC

Un autre aspect de l'ouvrage et sur lequel il importe de mettre l'accent tient à la qualité des notices dont chaque carte a été pourvue. Pour voir ce qu'il en est, examinons l'une d'entre elles, par ex. II, 243 **El gibrell** « bassine » (à partir d'ALDC, II, 395). La carte proprement dite prend en compte les formes *gresala*, *gibrell*, *llibrell*, *ribell*, *ferrada*, *barrenyo*, dont la « constellation » est méthodiquement décrite par l'auteur : il commence par *llibrell* (et son diminutif *llibrellet*, ce dernier relevé seulement à trois points) qu'il qualifie à juste titre de « forma més antiga » et qui continue directement le lat. LABRELLUM (cf. cast. *lebrillo*). La diachronie oblige évidemment à proposer un résultat originel *\*llabrell* : mais « per assimilació a la consonant palatal », *llibrell* apparaît ; de lui procède, à la faveur d'une dissimilation du [ʎ] initial exercée par [ʎ] final, *gibrell*, qui donne son titre à la carte et se fixe en catalan oriental, alors que *llibrell* va poursuivre son existence à Ibiza et en valencien ; autre

dissimilation : celle qui fait passer *gibrell* à \**ribrell* dont le double rhotacisme se résout en *ribell*, variante implantée notamment à Majorque, Minorque et dans l'Alguer. Quant à *gresala*, elle se retrouve en occitan sous la forme *grasala* [gra`zalo] « grande terrine », signalée comme roussillonnaise et propre aux parlers pyrénéens<sup>9</sup> (base étymologique : lat. CRETA + suff. -al) ; dans l'espace proprement catalan, elle est également attestée en dehors de l'aire roussillonnaise, mais avec les valeurs sémantiques particulières que revêtent des vocables d'indiscutable catalanité, tels *cassola*, *escudella*, *palangana*. Outre l'information lexico-sémantique, la carte et sa notice conduisent à s'interroger sur la fameuse dichotomie diachronie/synchronie, couple de notions dans lequel on a voulu avant tout voir une opposition, alors que si on y regarde de près, le propos de Veny sur *llibrell* et ses variantes est en fait une incitation à ne pas séparer ce qui est survenu dans un passé plus ou moins éloigné de ce qui se passe dans l'actualité telle que nous la vivons ; autrement dit, les explications de notre auteur montrent à chaque instant que le diachronique et le synchronique demeurent, quoi qu'on puisse penser, strictement indissociables l'un de l'autre : cet ordre des choses, comme il le fait sentir à ses lecteurs, concerne au premier chef les atlantographes qui œuvrent effectivement dans et sur l'actuel lors de la collecte des données, mais qui ne sauraient se dispenser d'en appeler au passé pour leur analyse, faute de quoi celles-ci resteraient amputées en quelque chose de leur signification intrinsèquement linguistique ; de plus, on ne doit jamais oublier que toutes les virtualités de la langue sont présentes dans chaque sujet parlant, même si celui n'en met en œuvre qu'une partie : s'il n'en était pas ainsi, la démarche des linguistes, dialectologues compris, serait vaine et non avenue, voire même dénuée de sens<sup>10</sup>. J'ai le sentiment que Veny a instrumenté en fonction de ces situations tout au long de son ouvrage, comme d'ailleurs il l'avait fait pour l'ALDC et d'autres travaux : nous devons lui en savoir gré.

L'examen d'autres cartes, par ex. II, 228 **Els *estalvis***, très riche du point de vue sémantique, m'inspire une conclusion identique. Veny a très bien compris qu'une langue est en fait un présent enfermant tout le passé de celle-ci, cela même la dotant des potentialités qui seront son histoire à venir. L'étude que fait Veny d'un cas récent ou relativement récent me conforte dans cette idée : je pense à la carte II, 169 **L'*excusat*** dans laquelle nous est proposée une analyse des conditions dans lesquelles le premier élément de l'anglais *water(-closet)* est entré et continue, semble-t-il, d'entrer dans le catalan, où il endosse des formes comme *vàter*, *vate*, *vatèrt*. Ici, tout semble se passer comme si le présent avait été ou continuait à être en quelque sorte bousculé par un « passé immédiat » installé aux abords de la langue.

Il faut aussi savoir que Joan Veny a tenu compte dans son ouvrage d'une donnée sociolinguistique de première importance : dans son actualité, le catalan est redevenu la langue officielle de l'ensemble politique et culturel que constitue la *Generalitat de Catalunya*

<sup>9</sup> Le mot se retrouve en occitan sous la forme *grasala* [gra`zala] « grande terrine ».

<sup>10</sup> Il se trouve qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une partie de la philosophie de langue française éprouvait le besoin de repenser l'ordre des choses en s'appuyant en priorité sur l'expérience que chacun de nous fait du milieu dans lequel il existe. Dans sa thèse célèbre soutenue en 1892 *De la réalité du monde sensible* (réédité tout récemment par Jordi Blanc, Valence d'Albigeois, Vent Terral, 2009) : Jean Jaurès s'exprimait comme voici à propos de l'un des attributs du réel, l'étendue : « L'être continu est idéalement divisible à l'infini de la façon que l'être est divisible, c'est-à-dire en qualités, en déterminations de plus en plus nombreuses et nuancées. L'étendue aussi est idéalement divisible à l'infini : une portion d'être enveloppe une infinité de figures possibles. Par là toute portion de l'être et de l'étendue est à la fois infinie et finie... ». En remplaçant le terme *infini* par celui d'*illimité*, il me paraît possible d'appliquer au langage humain la problématique de Jaurès, au moins en partie : en effet, les virtualités offertes par la langue aux sujets parlants ne sont pas nombrables dans l'absolu, mais chaque locuteur est apte à prélever celles qui lui sont nécessaires pour produire un discours intelligible, de la même façon l'être et l'étendue sont pensés par le philosophe comme divisibles tout en restant infinis.

et entre donc à part entière, en tant que bien collectif, dans la vie publique et l'enseignement officiel ; en cette circonstance, ladite langue ne pouvait échapper à une normalisation, qui ne signifie point, rassurons nos lecteurs à ce sujet, le sacrifice décrété dogmatiquement et d'autorité d'une partie du patrimoine langagier. Aux formes traitées dans cet esprit, l'auteur donne le nom de « mots normatius » : chaque fois qu'il est nécessaire, ils sont indiqués, sans que cela signifie un déclassement ou un mépris des mots non retenus<sup>11</sup>. Cette façon de faire est systématique dans le vol. II.

Un mot encore au sujet des notices telles que Veny les a réalisées. Elles sont un précieux outil pédagogique, idée qui était déjà la mienne : et j'ai eu tout récemment la satisfaction de voir la chose confirmée par Àngels Massip Bonet venue rendre visite aux romanistes et occitanistes de l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Grande est la reconnaissance que nous devons à Joan Veny pour son meveilleux *Petit atlas lingüistic del domini català*. Souhaitons-lui bon courage et bonne chance pour la pousuite de l'œuvre : neuf volumes son en effet prévus<sup>12</sup>.

Tolosa del Lengadòc, 7 de genèr de 2011

Xavier RAVIER

---

<sup>11</sup> Dans plusieurs cas et pour un seul et même signifié, plusieurs « mots normatius » sont indiqués, si bien que l'information apportée par le *Petit atlas...* se recoupe avec celle d'un dictionnaire de la mangue.

<sup>12</sup> Ces volumes, comme les deux dont il a été ici question, s'inscriront évidemment dans la postérité immédiate de l'ALDC.